

# À la Conférence de San Francisco de 1945

par Charles Ritchie

*L'ONU a vu le jour en 1945 à la Conférence de San Francisco. Le Canada était alors représenté par une forte délégation, dont l'un des membres était Charles Ritchie, qui devint plus tard l'ambassadeur du Canada à l'ONU. Présentement à la retraite et vivant surtout à Ottawa, M. Ritchie a publié en partie le journal de ses années de service sous le titre de *The Siren Years*, ouvrage qui s'est mérité le prix du Gouverneur général en 1974. Grâce à l'aimable autorisation de la maison d'édition MacMillan of Canada, *Perspectives internationales* est heureux d'en publier ici quelques extraits relatant la Conférence de San Francisco tenue en 1945.*

## 21 avril 1945

Dans le train en route pour San Francisco. (Nous allions à la Conférence de San Francisco qui devait s'ouvrir à l'Opera House le 25 avril, conférence qui allait concrétiser la naissance de l'ONU et mettre en branle les mécanismes de son fonctionnement. J'étais alors l'un des conseillers de la délégation canadienne.) Déjeuner avec Mackenzie King. Je fus charmé par ce petit bout d'homme rondet aux allures de prestidigitateur, aux yeux vifs et fuyants avec un sourire de circonstance toujours cousu aux lèvres. Ses yeux sont tour à tour de pierre, enjoués ou parfois même embués sous le coup d'une vive émotion. Il cause sans arrêt, manifestement très content de lui-même, content d'être si intelligent et d'avoir survécu à la dernière élection. Il me raconta tout le plaisir qu'il tirait des tactiques parlementaires auxquelles il ne pouvait malheureusement pas se prêter aussi librement en temps de guerre. Il me parla aussi de la crise de la conscription et que, selon lui, le facteur le plus significatif du point de vue historique, fut que les ministres canadiens-français ne désertèrent pas le cabinet. Toujours selon lui, voilà ce qui a préservé l'unité du Canada. Je lui fais remarquer que nos troupes sont sans aucun doute fourbues à l'heure actuelle, et lui, agacé, me répond: "Ils ont déjà eu deux mois de repos" (quand? suis-je tenté de lui demander) et il ajouta: "Je savais au moment de la crise de recrutement que nos hommes devaient se reposer, mais ça je ne pouvais pas le dire."

Il me décrit ensuite avec sobriété les funérailles de Roosevelt à Hyde Park, le silence régnant dans le jardin et la dignité de la cérémonie. Il me parla affectueusement de Roosevelt, mais sans faire dans le mélodrame, ajoutant: "La dernière fois que je l'ai rencontré, j'ai su en le voyant que la fin était proche. Lorsqu'on avait le malheur de discuter d'un sujet qui le